

3 juillet 1951, Kirn

Ist der totale Blödsinn!

Joseph Klören leva rapidement le nez de son journal, comme pour s'assurer qu'il n'avait pas dit tout haut l'exclamation spontanée qui s'était formée dans son esprit alors qu'il apprenait la fin, décrétée par le Bundestag, de la *Entnazifizierung*¹. Voilà, pensait Joseph, que le nazisme n'existe plus en Allemagne et que, du coup, nous n'aurions plus à craindre sa résurgence ni même une quelconque empreinte sur nos esprits maintenant purifiés! Ces cinq années de chasse aux sorcières, menées mollement par des occupants qui, au mieux, n'y comprenaient pas grand-chose, cette petite douzaine de grands coupables reconnus à Nuremberg, ces quelques mises au rancart faites en catimini, tiens, comme ils sont en train de faire avec mon ancien patron, directeur de cette école où j'aurais tant aimé poursuivre ma carrière. Cet idiot, probablement soutenu par pire que lui, projetait de fomenter un grotesque 4^{ème} Reich avec quiconque de ses enseignants dont il pouvait se souvenir d'une affiliation au NSPAD; presque tout le monde, en fait. Nous étions honteux d'entendre à travers ses propos déliirants ce que nous croyions, du moins ce qu'il nous fallait croire pour survivre, il y a si peu de temps : cet antisémitisme primaire, cette loi du plus fort à laquelle nous étions biologiquement astreints et cet inaliénable destin, dévolu depuis l'époque des Goths au peuple germanique, d'être celui qui allait conduire le monde à sa paix, par sa botte s'il le fallait.

¹ La dénazification

Grâce au délice de ce fou furieux, le personnel enseignant de mon école a fait l'objet de suspitions au sein des autorités de l'occupant français; nous avons donc été rencontrés par un petit fonctionnaire dont la barbe de chèvre trahissait un nombril encore humide et nous avons été soumis, pour reprendre la formule consacrée, à la question. J'en avais vu d'autres, aussi j'ai joué le grand jeu, arguant ma probité maintes fois démontrée, ma famille qui avait assez souffert, mon expertise et mon expérience, sans compter mon *Persilschein*² tout frais, dûment estampillé par les autorités françaises. Comme j'étais un prisonnier de guerre jugé puis libéré, il n'était pas requis que je subisse la procédure absurde qu'utilisait l'occupant pour établir notre niveau de culpabilité par rapport aux atrocités que nous avions tous commises. Tout de même, je ne pouvais pas manquer l'occasion d'avoir en poche une preuve supplémentaire de ma dissociation d'avec le régime Nazi; aussi, j'avais fait la queue comme tant d'autres, des jours durant, pour me livrer à l'exercice et, au terme des 131 questions auxquelles j'ai dû répondre, comme on dit, au meilleur de mes souvenirs, on m'a qualifié de *mitläufser*³ et on m'a laissé partir. Ainsi, nazi je n'étais plus, deux fois plutôt qu'une.

Toujours est-il que les responsables de l'enquête dans mon école, ayant probablement été impressionnés par ma prestation, m'ont rencontré la semaine dernière pour m'offrir un poste à la direction d'une école située à Koblenz, qui était aux prises avec une situation similaire à la nôtre et pour laquelle du sang nouveau était requis. L'offre comportait du bon : un salaire avantageux et un logement plus moderne, bien sûr, mais surtout un environnement urbain davantage propice à la meilleure éducation possible pour

² Certificat *Persil*, du nom de la lessive produite en Allemagne.

³ Suiviste

les enfants. En outre, il semblait que Koblenz se relevait rapidement de ses cicatrices, ayant été bombardée massivement, comme toute l'Allemagne d'ailleurs, mais surtout en son centre. Bientôt, elle n'offrirait plus à la vue de ses citoyens les balafres de la guerre; du moins, me dit-on, le maire Schnorbach y voyait avec énergie. Nous déménagerons donc au cours de la prochaine année, dès l'affaire conclue.

La réflexion en cours, de même que le temps frais et que le soleil du matin requéraient un second café, car il était autre un enjeu qui hantait Joseph Klören depuis la défaite allemande, défaite qu'on appelait libération et qu'on célébrait parce qu'elle signifiait la fin de cette maudite guerre. Il s'agissait pour l'enseignant d'un enjeu fondamental pour la suite des choses, mais qu'on ne pouvait encore nommer autrement qu'en soi, tel en ce matin : pour combien de temps encore les Allemands devront-il être contrits par la honte de ce qu'ils ont fait? Quand pourront-ils de nouveau dire qu'ils sont fiers d'appartenir à ce grand peuple? Et surtout, comment cette fierté pourra-t-elle s'exprimer sous le joug de ce passé récent? Joseph savait bien que certains pans du nazisme avaient fait l'objet d'une adhésion tout à fait volontaire au sein de la population, nonobstant la violence et la haine démontrées, depuis le tout début du mouvement, par les SA et par les militants du parti national-socialiste allemand, nonobstant le racisme ou l'antisémitisme et tous les gestes barbares qu'ils ont commandés.

Les Allemands, du moins la grande majorité d'entre eux, réprouvaient fortement ces premières horreurs du troisième Reich commises contre ses opposants, mais ils ont rapidement laissé faire, par instinct de survie sans doute, mais aussi parce qu'il y avait, derrière toute cette funeste mascarade nazie, l'idée d'un peuple uni malgré les distinctions de rôle ou de classe, cette *Volksgemeinschaft*. Bien sûr, le concept avait graduellement pris

une tangente nationaliste puis raciste, cristallisée par Hitler dans *Mein Kampf* puis récupérée par Goebbels et ses démagogues pour créer une unité autour de la race aryenne, mais l'idée, Joseph le croyait encore, n'était pas détestable *a priori* : elle découlait du vieux rêve allemand d'une société qui travaillait ensemble, dans le respect des rôles des uns et des autres, une société solidaire qui passait outre aux différences de croyances ou de perspectives.

Il y avait là du noble, mais surtout du profondément germanique : l'utopie du *Volksgemeinschaft* car, là était justement le problème, c'en était bien une, épousait parfaitement l'idéal allemand du fonctionnement ordonné : les distinctions de classe, de rang, de salaire ou de pouvoir s'expliquaient facilement par les distinctions de rôle; aussi, il y avait ce but commun qui faisait de la société un tout unifié : faire marcher le monde, avec tout ce que cela implique de procédures, de procédés et de processus. Dans ce monde parfaitement ordonné, il y aurait de tout pour tous, car chacun serait animé par l'idée d'une communauté fonctionnelle. L'ouvrier comprendrait le bénéfice d'un ouvrage fait au meilleur de ses capacités pour son patron, alors que ce dernier comprendrait l'intérêt d'un salaire décent et de conditions de travail sécuritaires pour l'ouvrier, ceci menant à un ouvrage de qualité à un prix raisonnable et, surtout, à une fierté partagée devant ce fruit d'un ouvrage commun. Un tel fonctionnement effacerait le besoin des luttes de classe ou des conflits issus de besoins individuels. Être allemand, c'était un peu croire en ça. Du moins, c'était ce que l'enseignant pensait encore, malgré tout.

Le deuxième café était fini depuis un bon bout déjà. De toute évidence, il n'y aurait pas de réponse définitive aux questions qui occupaient l'esprit de Joseph Klören. Tout au plus, pouvait-il établir une conclusion provisoire, à l'effet que si la dénazification officielle

avait été stoppée, l'émancipation du peuple allemand était encore à faire, de même que l'identification et la condamnation de toutes ces crapules ordinaires, qui avaient rendu l'horreur possible par leur contribution enthousiaste à la solution finale ou qui avaient pris leur pied devant la souffrance de leurs semblables. Ce sera à suivre, se dit-il. De toute manière, Joseph avait choisi le silence et continuerait à taire tout de ce passé qui n'était plus, outre qu'en lui-même.

§

Karl Fischer nettoya rapidement la table laissée libre par M. Klören, voyant qu'approchait de son café un couple de jeunes allemands encadrant ce qui semblait être, si on en croyait la veste Eisenhower et les Ray Ban, un officier américain de l'armée de l'air. Enfin des clients payants, qui feront davantage qu'étirer leur café! Alors que le trio s'attablait bruyamment, que les *Pils* commandées par l'américain en un allemand presqu'impeccable coulaient déjà de leur fut pour être servies et que le pilote se débarrassa de ses verres fumés, Karl fut frappé par l'aspect presque aryen du militaire : yeux bleus, cheveux blonds et droits, teint pâle, on aurait juré, n'eut été l'uniforme, un officier SA identique à celui qui, il n'y a pas si longtemps, avait voulu s'asseoir sur la même chaise pour y boire la même bière tiède, aux mêmes verres que lui avait laissés son père il y a quelques années.

Cher père... Alaric Fischer, un fier prussien et aubergiste de père en fils, certes, mais tout de même dubitatif face aux plans du Führer, de même qu'horrifié, à juste titre, par les premiers signes de la barbarie qui allait émailler son quotidien pour les prochaines années d'une guerre que personne, dans le fond, ne voulait vraiment. À l'arrivée de l'officier américain, Karl se remémora, bien malgré lui, ce jour funeste où son père s'était

interposé devant cet officier qui rudoyait un client juif, un vieil ami à lui avec qui il parlait souvent politique. Alaric Fischer se plaisait à dire qu'il aimait tous ses bons clients, surtout ceux qui payaient leurs consommations; il leur garantissait une bière de qualité, des verres propres de même que la quiétude d'un établissement bien tenu. Les barbares et les ivrognes bruyants de leurs propos inutiles étaient refoulés, *manu militari* s'il le fallait, au profit de ceux qui appréciaient les discussions animées conduites avec un minimum d'intelligence et d'ouverture, ou encore le silence de la réflexion. Aussi, le commerce de son père, maintenant le sien, se voulait une terre d'accueil pour les idées et pour ceux qui en avaient.

C'est dans cet esprit, donc, qu'Alaric interpella le SA, alors qu'il tentait de déloger le vieil homme du siège qu'il occupait quotidiennement depuis que son fils avait repris la mercerie qu'il avait lui-même héritée de son père.

- *Eh, toi, respectes mon client, laisse-le tranquille et trouve-toi une autre chaise!* avait-il lancé ;
- *Et toi, respectes ta race!* répondit le SA.

L'officier s'approcha de l'aubergiste jusqu'à ce que leurs profils s'affrontent.

- *Pourquoi acceptes-tu ce déchet dans ton commerce? Tu n'as pas compris les affiches que nous avons posées? Tu refuses d'obéir à ton Führer?*

L'homme parlait avec une telle autorité que Karl crut bon de cacher sa terreur derrière le comptoir du bar.

- *Je ne sais pas de quelle race tu parles. Je sais simplement que ce client est un ami et qu'il paye pour ses bières. Ici, tu es chez moi. Pour être bien servi, tu dois respecter les clients et payer pour tes bières. C'est comme ça.*

Le père de Karl avait parlé avec autorité, sans reculer devant l'officier qui, de toute évidence, n'était pas habitué à une telle opposition. La clientèle de la taverne était silencieuse mais tendue, comme si le dénouement du conflit avait une importance qui dépassait de loin le simple fait de servir, ou non, un client juif. Même caché derrière le comptoir, Karl sentait bien le poids de ce silence.

- *Eh bien je ne serai pas bien servi et je te reverrai, lieber Verräter deiner Nation*⁴.

Sur ce, l'officier retourna à sa table, cala sa bière d'un trait et s'en fut d'un pas pressé, non sans toiser le vieux client juif au passage. Quelques clients le suivirent dans sa retraite, niaisement, sans oser regarder Alaric qui réprimait visiblement l'envie d'aller causer plus avant avec l'officier, d'autant plus que ce dernier s'était permis de quitter son établissement sans s'acquitter de sa dette.

C'est en fin de soirée, alors que le père et le fils achevaient de laver les derniers verres avant de fermer boutique pour la nuit, que l'officier est revenu, bruyamment accompagné de quatre brutes décorées de leurs uniformes SA et visiblement imbibées. L'officier clamait à ses sbires que le commerce, maintenant débarrassé de la racaille juive, pouvait les accueillir pour une dernière tournée, aux frais du Führer. Encore une fois, Karl s'était caché et, encore une fois, l'aubergiste s'en fut seul confronter, comme il en avait l'habitude, des clients qui n'étaient pas les bienvenus. Aussi, le fils n'a rien vu de ce qui s'est passé, mais il a bien entendu les coups, sourds, s'abattre sur la chair qu'il devinait appartenir à son père, de même que les insultes plus violentes encore, proférées avec l'assurance de celui qui n'attend pas de répliques, et puis encore des coups, et puis des gémissements sourds et puis plus rien que le bruit des bottes cloutées frappant les pavés,

⁴ Cher traître à ta nation

accompagnés du rire gras des ivrognes repus, en un trop long *decrescendo*. Lorsque le jeune homme, toujours tapis derrière son comptoir, n'entendit plus que le silence de la nuit tombée, il osa lever la tête pour constater les dégâts. Karl vit alors son père gisant sur le sol, immobile, parmi les tabourets brisés et les tables renversées.

Ils ne l'avaient pas tué, mais tant l'homme était abîmé, on aurait juré qu'il n'en survivrait pas. Karl eut peine à reconnaître le visage ensanglanté de l'aubergiste : ses yeux étaient clos, les paupières bouffies par le labour des poings, alors que son nez n'avait plus de forme autre que par des narines distendues par l'œdème. Le reste du corps avait visiblement subi les affres de l'assaut, du moins Karl constatait l'angle étrange que formait la jambe droite de son père par rapport à son tronc. Alaric respirait tout de même et demeurait conscient, malgré les souffrances que lui causaient ses blessures. Aussi, il put s'adresser à son fils et demander qu'il courre à son voisin et bon ami, vétérinaire de profession, pour de l'aide : *Fais vite et sans bruit*, ajouta-t-il avant de s'évanouir, assommé par un éclair de douleur qui semblait venir de partout à la fois.

Depuis ce jour, Karl ne me souvient pas d'avoir vu son père sourire, même quand la guerre s'était achevée et qu'il avait pu revenir de sa prison lointaine, un camp de travail situé à Lethbridge, au Canada, où il avait pu passer les dernières années de son service militaire à l'abri des démences infligées par Hitler à ses armées. Karl avait été un bon soldat, par instinct de survie présume-t-il; aussi on l'avait rapidement promu au rang de *Gefreiter* et envoyé en Afrique, où il avait été fait prisonnier dès les premiers jours de combat, une bête embuscade, puis jugé, puis transféré vers le Canada, après un bref passage à New York, alors centre de tri pour les prisonniers de guerre. Il ignorait pourquoi on l'avait emmené si loin de chez lui mais, aujourd'hui, il en était reconnaissant car il n'avait pas pu

connaître les campagnes atroces de l'armée allemande sur le front de l'Est, ni les camps, ni la faim, ni les tranchées. Il avait fait, en somme, une guerre peinarde.

À partir du lendemain de l'attaque, le café de son père était demeuré fermé, et ce jusqu'au retour du fils. On n'a plus revu Alaric Fischer sortir de sa maison; c'était Karl, du moins jusqu'à ce qu'il soit mobilisé, qui devait quérir les choses essentielles à leur survie. Il ignore comment son père avait fait pour se débrouiller après son départ, mais on lui a dit qu'il n'avait manqué de rien, du moins pas plus que les autres habitants de Kirn à cette époque où on manquait de tout. La rumeur dit tout de même que des gens qui l'aimaient, des clients, des voisins, l'ont aidé, d'abord à guérir de ses plaies, puis à subvenir à ses besoins, en l'absence du revenu de son commerce. Il n'en avait pas la certitude, car personne n'avait vu de visiteurs à la maison de Alaric, mais il ne pouvait expliquer autrement la survie de son père ni l'envie de ce dernier, sitôt son retour de camp, de voir son fils rouvrir le café, tel qu'il était avant cette journée où on lui avait cassé sa vie. En fait, jamais Karl n'a su que le *Freunde Café* avait permis, par l'action subversive de son père et d'autres, trop rares, *traītres à la nation*, de détourner quelques dizaines de racailles juives de leur destin funeste au cours des neuf années de sa fermeture officielle.

¶

Même si sa moto se retrouvait en atelier pour réparer une crevaison et que cet arrêt à Kirn n'était pas prévu, Frank Helmer était de fort bonne humeur. Il profitait pleinement de son statut de grand gagnant de cette guerre, qui lui avait permis de vivre de sa passion pour le vol et qui, maintenant, lui permettait de prendre racine, du moins pour un temps, au pays de ses ancêtres. C'était en fait un rêve de sa famille, depuis que son aïeul, George Friedrich Helmer, avait quitté en 1709 son Palatinat natal avec ses parents pour le Nouveau-

Monde, alors britannique, un monde qui saurait peut-être mieux le nourrir et permettre à sa famille de vivre sa foi protestante dans la paix. Si l'entreprise avait porté fruit au-delà de toute espérance, les Helmer n'avaient jamais oublié leurs racines germaniques, de telle sorte que l'apprentissage de l'allemand faisait encore partie, comme pour plusieurs familles américaines du comté de Helkimer, des us et coutumes.

Profitant largement de cet avantage linguistique de même que sa formation d'aviateur, Frank Helmer avait pu participer, par bombardements successifs, à l'émancipation de sa mère patrie puis aux opérations de surveillance aérienne de l'après-guerre. Maintenant qu'on disait l'Allemagne libre, du moins à l'Ouest, le capitaine Helmer avait réussi à prolonger son séjour en obtenant une affectation à Ramstein comme observateur et personne-ressource, dans le cadre de la construction d'une des nombreuses bases militaires aérienne prévues par l'OTAN pour assurer la paix en Europe. Il aurait été plus juste de dire que ces bases devaient constituer un rempart face à la menace communiste, de façon que la nouvelle guerre qui allait émailler l'histoire du monde demeure froide, mais ça, on ne le disait pas encore si clairement en ces années où le passé était encore plus présent dans les esprits que l'avenir. Comme la construction de la base avait été confiée à des ingénieurs français malgré qu'elle était destinée aux forces armées américaines et que, de surcroit, des entreprises allemandes avaient été mandatées pour la réalisation des travaux, une présence américaine et bienveillante telle que celle du capitaine Helmer devait assurer que ce conglomérat franco-allemand imposé ne mène pas à un fiasco, voire à la réactivation des tensions historiques entre ces amis de circonstances...

Puisque, contre toute attente, les choses tournaient plutôt rondement sur le chantier de la base, Frank s'était permis une excursion dans le Palatinat de ses ancêtres, à bord de

sa toute nouvelle acquisition, une rutilante BMW R51/2, parmi les toutes premières motos sérieuses produites par le motoriste allemand depuis la fin de la guerre. De Ramstein vers l'est et Manheim, puis cap vers le nord, jusqu'à Frankfurt am Main : pas d'arrêt ni de tourisme, que de la route avalée goulûment par la bête de métal dont la puissance et le raffinement de la mécanique exigeaient qu'on la sollicite jusqu'à ses dernières ressources. Tout de même, une pause pour ravitaillement et repos avait été prévue à l'Hôtel Monopol, un des rares établissements du centre de la ville de Frankfurt ayant échappé, hormis sa toiture, aux bombardements alliés. Tout autour, on pouvait constater l'ampleur des travaux en cours pour la gestion des débris causés par la guerre et pour la reconstruction d'ouvrages sans âme mais fonctionnels et clairement conçus pour être érigés rapidement à partir d'une matière première accessible en volumes imposants, l'agrégat de tous ces débris. Clairement, le génie allemand était à l'œuvre pour se refaire, à grandes coulées de ciment, un pays et une identité neuves.

Tôt le lendemain, Frank reprit la route vers le sud-ouest, essentiellement par les routes secondaires, via Wiesbaden et Mayence puis vers Fischbach, enfin franc sud vers Ramstein, selon l'itinéraire vallonneux qu'il avait déterminé préalablement pour tester sa monture. Le tout aurait pu avoir été bouclé en quelques heures, n'eut été ce pneu crevé, au centre de Kirn, à l'angle de Bahnhofstraße et de Halmer Weg. Le motocycliste avait prévu le coup et tout lui était disponible dans ses sacoches pour la réparation d'une chambre à air perforée, cause probable de ce pneu avant maintenant à plat, mais tout de même, l'ouvrage requérerait un effort certain et quelques heures qui auraient pu être dépensées tout autrement. Aussi, il fut très heureux d'apprendre, d'un jeune homme venu à sa rencontre et visiblement

impressionné par la bête de métal, l'existence d'un atelier sur Kallenfelser, à une bonne vingtaine de minutes de marche, qui pourrait se charger de la réparation.

Frank et son jeune ami marchaient donc lentement, chacun de son côté de la BMW, en direction du garage. Les improbables compagnons de route discutaient par phrases courtes, moins par retenue que par manque de souffle : il s'agissait tout de même de mener une mécanique de près de 200 kilos sur un bon kilomètre de routes inégales et sur un pneu avant crevé.

- *Elle est belle, ta moto. Elle est neuve ?*
- *Toute neuve, répondit l'aviateur. C'était sa première sortie hier.*
- *Elle est très grosse. Je ne pourrais pas la conduire.*
- *Non. Tu aurais aimé ?*
- *Oui.*
- *Ici, on continue tout droit ?*
- *Oui.*
- *On n'est plus très loin ?*
- *Non*

Frank, voyant que son jeune assistant était à bout de ressources et lui-même passablement accablé par l'effort, proposa une pause, acceptée aussitôt.

- *Dis-donc, tu ne m'as pas dit ton nom, demanda-t-il à son assistant alors qu'il fouillait la sacoche de sa moto pour une collation à lui offrir.*
- *Cristoph, répondit le jeune homme entre deux souffles courts. Christoph Klören.*

§

Je broie du noir.

Pourtant, aujourd’hui, il fait beau, presque chaud même. Le soleil arrive à dégivrer les décombres de la guerre, toujours omniprésents malgré tous ces travaux de reconstruction qui remplissent l’air d’une poussière grise qui colle à tout ce qui pourrait donner des couleurs à Kirn. En plus, les vacances d’été s’amorcent, du moins l’école se terminera sous peu et je pourrai bientôt m’activement autrement que dans ma tête, peut-être même me faire un peu d’argent comme apprenti dans un des innombrables chantiers environnants, comme mon père, ennemi juré de l’oisiveté, me l’a fortement suggéré entre deux reproches sur mes résultats scolaires ou sur ma tenue à table, je ne me souviens plus trop. Si je travaille cet été, je ne dépenserai rien. J’économiserai et je pourrai m’acheter une moto, et, un jour, partir sur la route, droit devant, comme l’américain que j’ai aidé ce matin.

Aussi, j’ai entendu des élèves de ma classe parler d’une excursion clandestine autour du château de Kyrburg. C’était, paraît-il, une entreprise risquée, le secteur n’ayant pas encore été sécurisé. On dit qu’il y aurait, peut-être, des mines, des obus ou des munitions, tous ces trucs pouvant nous exploser au visage à la moindre manipulation profane. Comme je n’ai pas été invité, j’irais seul, mais cela ne m’importe peu, tout comme le risque d’ailleurs. Il faut bien vivre.

Voilà que Vater nous annonce que nous déménagerons sous peu à Koblenz et, déjà, je déteste cette ville. Ce ne sera jamais chez moi : il n’y aura plus d’ancrage pour mes souvenirs, autrement que par la présence de mes sœurs et de ma mère, mais ce n’est pas assez. Je les aime, bien sûr, mais elles vivent dans un autre monde que le mien; leur vie de salon, de cuisine et de ménage me paraît en parallèle à la mienne et il m’est difficile d’y participer; de toute manière on ne me le demande pas. Il n’y aura plus de maison qui serait

celle de mon enfance : il n'y aura que le logement de mes parents avec dedans une chambre pour moi. Il n'y aura plus d'amis qui me connaisse vraiment, seulement des collègues de classe ou des voisins. La plupart auront vécu la guerre ensemble; ils formeront un cercle fermé autour de leur mémoire commune, alors que les amis avec qui j'ai vécu la guerre, puis les premiers moments après notre défaite, seront bien loin.

Quant à mon père, c'est difficile. On ne parle pas, en fait, il me dit des choses et je lui réponds, si la chose dite est une question. Quand il est revenu à la maison, j'avais 9 ans, j'étais déjà grand et maman s'était occupée de moi sans qu'il ait pu intervenir. Mes séjours à l'école avaient été, bien sûr, chaotiques tant dans la constance que dans le contenu mais maman avait veillé à ce que mon éducation ne souffre pas trop de la guerre, de telle sorte que j'étais déjà un avide lecteur et que j'apprenais très bien seul, sans grande supervision. Il fallait qu'à son retour, Papa puisse être fier de moi. C'est ce qu'elle me disait. Aussi, j'espérais secrètement que j'aurais pu, à mon tour, être fier de lui quand il me raconterait tout ce qu'il a vécu : les ennemis qu'il aurait vaincus, les dangers de la guerre qu'il aurait esquivés par sa bravoure et son initiative, les missions qu'il aurait réalisées avec brio. J'avais imaginé un papa héros, qui reviendrait fièrement des champs de bataille avec des médailles et des trophées et qui animerait nos soirées du récit de ses exploits. Le fait que nous avions perdu la guerre n'y changeait pas grand-chose : n'avions-nous pas été les maîtres du monde tout du long de ces années où Papa était en service pour le Führer, jusqu'à cet instant, presque une seconde tant la propagande nazie a insisté sur notre victoire imminente malgré les bombardements quotidiens qui aplatissaient les maisons de mes amis et qui forçaient nos nuits blanches, où tout a basculé.

Quand j'ai revu mon père, j'ai senti rapidement qu'il n'en serait rien. Il est revenu à la maison à pied, ayant marché seul, de la gare récemment remise en fonction à notre maison, encore intacte. Il n'avait pas, loin s'en faut, la superbe du héros : sa barbe, collante et peignée approximativement, trahissait le temps passé trop loin d'un miroir; ses vêtements avaient visiblement été ajustés pour d'autres corps que le sien et ne comportaient aucun signe de leur origine militaire : pas d'écusson, pas de svaztika, pas de médaille. En plus, on devinait qu'il puaît la sueur séchée. Il est entré dans la maison sans cogner à la porte, alors que maman s'occupait du bain de la petite Johanna. J'étais installé à table avec ma loupe et quelques-unes des roches de ma collection, fraîchement acquises, que je tentais de classer selon les paramètres que j'avais choisis à cet effet et que je notais dans un calepin broché : texture, couleur, densité, brillance, résistance à l'usure. Il m'a salué, il m'a étreint, il m'a dit qu'il était de retour pour de bon, mais je ne savais pas quoi dire alors j'ai rendu l'étreinte et nous avons attendu, ensemble et en silence, que Maman puisse l'étreindre à son tour.

J'aimerais pouvoir parler de ces souvenirs autrement qu'en moi-même ou qu'avec toi, ma plus belle roche. Mais tu es encore ma seule confidente, malgré mes 14 ans, malgré que je sache depuis fort longtemps que tu n'es que minérale, sans âme, sans cœur. Néanmoins, tu portes une histoire infiniment plus longue et plus importante que la mienne. Tu as probablement émergé du magma alors que deux continents s'affrontaient pour un espace commun, il y a si longtemps, alors qu'aucun Dieu n'existe pour justifier ton existence ou ce conflit intercontinental qui t'a fait naître. Je sais aussi qu'à un moment donné on t'a arraché à la masse de tes semblables pour te donner une identité propre. Les forces du temps ont ensuite agi sur toi, atténuant tes aspérités jusqu'à ce que tu démontres

cette froide douceur et ces tavelures qui m'ont attirées vers toi, alors que je te voyais la première fois, révélée par l'asséchement de la Nahe. Je t'ai glissée dans ma poche et tu m'as suivie.

Tu étais là, toujours. Tu étais là quand les bombes pleuvaient autour de notre maison, et qu'il nous fallait trouver refuge là où elles ne nous atteindraient pas, comme disait maman. Tu as entendu les cris et les pleurs de mes sœurs et mes silences effrayés. Je t'ai serré dans ma paume et tu m'as fait du bien. Tu étais là, aussi, alors que mes amis et moi se retrouvaient cachés dans les boisés en bordure du Trübenbach, loin des maisons, dans notre repaire secret, où on jouait à la guerre. Tu te souviens, j'étais le général *Von der Spargel*⁵, car j'étais le plus grand, et j'étais responsable des collations, avec le caporal *Von der Birne*⁶. Nos missions se résumaient, pour l'essentiel, à cumuler par expéditions, par fouilles systématiques ou, plus simplement, par larcins individuels ou collectifs un trésor de guerre composé de choses et d'autres : des objets du quotidien, des trucs à manger, parfois des choses de la vraie armée. Et on se racontait l'histoire de nos conquêtes, avec moult détails et actions héroïques.

Parfois, Hitler lui-même venait nous voir pour nous féliciter de nos exploits. En fait, quand l'histoire était bonne, on tirait au sort pour savoir qui allait être Hitler et le gagnant devait faire un discours en imitant le Fuhrer. On disait n'importe quoi, on riait comme des singes et, surtout, il y avait comme un courage dans cet acte de désacralisation qui nous ramenait à notre humanité d'enfant.

⁵ Des asperges

⁶ De la poire

On ne raconte plus ces choses-là. Pourtant, c'était ça, mon enfance. J'avais faim, j'avais peur et parfois, quand même, je me bidonnais et imitant Adolph.